

c'est la demeure du pauvre dans toute l'acception du mot. Aucuns meubles; des sièges grossiers, encore sont ils rares; aucune peinture; des murs et des planchers nus; des cellules étroites, avec un lit en bois; pour porte aux cellules une lisière de grosse toile; au réfectoire, table rustique, et sur la table sans nappe le couvert de chaque moine, consistant en une cuillère en bois, un gobelet, et une serviette de toile très commune. Voilà tout l'ameublement de l'intérieur.

Qu'y mange-t-on? on n'y mange ni viande, ni œufs, ni poisson, ni pâtisserie; que des légumes et des fruits. Les moines se couchent à sept heures du soir et se lèvent à deux heures du matin. Ils ne font qu'un repas par jour, à 2½ heures de l'après-midi, excepté dans le carême où le repas est fixé à 4½ heures. Durant les grands travaux de l'été, on sert une collation additionnelle.

Avec cela silence perpétuel. Toute communication est interdite entre les moines; si vous prêtez l'oreille, vous n'entendez rien. Il y a quelque chose d'auguste et de solennel dans ce silence.

Dans nos pénitenciers, on impose forcément ce silence aux détenus pour empêcher les complots furieux; dans le cloître, c'est le mutisme volontaire; on s'y soumet pour être plus parfait et se rapprocher de Dieu. *In silentio erit fortitudo*, a dit Isaïe. Le religieux se sent fort, parce que la colomnie et la médianee ne pénétrèrent jamais dans sa cellule; il se sent libre, parce que pour lui les conversations avec Dieu ont remplacé les conversations humaines.

Cette vie de réclusion et de silence paraît étrange à l'homme du monde, tant elle est en dehors de l'idée que l'on a des relations sociales. Elle semble absurde à un grand nombre, et tellement absurde que des hommes ont écrit et parlé contre l'existence de ces communautés et ont tenté même de flétrir la conduite du moine comme étant anti-sociale.

Ils n'en comprennent point la signification.

Le premier besoin du cœur de l'homme c'est le bonheur. Il y en a qui le cherchent dans l'acquisition des richesses ou des honneurs, d'autres dans la satisfaction des sens et de ce que l'on appelle les plaisirs de la vie. Pourquoi blâmerions-nous ceux qui le cherchent en Dieu? Ils usent d'une liberté que tout homme possède, et si la grâce divine opère en eux de manière à les appeler à cette vie d'abnégation et de sacrifice, on aurait tort de refuser au moine ce qu'on n'ose refuser aux autres.

Les libres-penseurs qui n'ont point pour les éclairer le flambeau de la foi, jugent les religieux à travers les ténèbres. Ils considèrent comme opposé à la dignité de l'homme les vertus d'obéissance et de pauvreté. Pourtant obéir c'est régner. La désobéissance est le crime du monde, et le Trappiste, avec sa ceinture de corde, ses sandales, sa tète rasée, son habit de laine, trouve dans la retraite une quiétude qu'il aurait été libre de chercher à travers les agitations de la vie, mais qu'il n'a pas voulu et qu'il n'aurait pu trouver. Toutes les issues du côté de la terre sont, il est vrai, fermées pour lui; mais pour qu'il puisse respirer et vivre, on lui a ouvert celles du ciel. Sa vie est partagée entre le travail et la prière. Soldat de la milice céleste, il obéit au commandement; ses sueurs fécondent le sol qu'il défriche et ses invocations à Dieu sanctifient le grain que sa main récolte. Il n'a

rien à lui et ne désire rien avoir. La plus méritoire de ses pénitences c'est la pauvreté; la bêche avec laquelle il remue le terre n'est point à lui, c'est la propriété commune; il dit: notre bêche; le pain qu'il mange il l'appellera notre pain. Il n'y a qu'une chose qui lui appartienne et qui n'est la propriété de personne autre: ce sont ses péchés. S'accusant devant Dieu, il dira: "ma faute."

Voilà pourquoi le Trappiste meurt heureux et content, car, dès ici-bas il commence à chanter l'hymne de l'éternité.

Conférence de Sa Grandeur Mgr Laflèche, sur l'émigration et la colonisation.—Nous empruntons au *Journal des Trois-Rivières* le résumé suivant d'une conférence donnée par Mgr l'évêque des Trois-Rivières, à l'Hôtel-de-ville des Trois-Rivières, la semaine dernière:

Pour connaître l'avenir de son pays, a dit Sa Grandeur il faut étudier le passé. De même que l'arpenteur qui tire une ligne à travers la forêt pose d'abord quelques jalons sur lesquelles il se guide pour suivre la ligne droite et arriver à son but, ainsi en est-il de l'étude de notre histoire. Pour connaître d'une manière à peu près certaine l'avenir de notre nation, il faut d'abord poser des jalons historiques sur lesquelles nous pourrions nous guider.

Pour prouver la vitalité de la race canadienne française, Mgr a posé trois jalons; il a choisi trois époques de notre histoire 1763, 1831 et 1881. A la première époque, c'est-à-dire au commencement de la domination anglaise le peuple canadien ne comptait que 65,000 âmes; en 1831, il en comptait 500,000 et en 1881, c'est-à-dire au dernier recensement, il en comptait 1,200,000. Ces chiffres parlent par eux-mêmes; les conclusions s'en tirent facilement. Une nation qui a une telle vitalité est destinée à de grandes choses. Mais il y a une terrible plaie attachée au flanc de la nation et qui l'affaiblit considérablement, et cette plaie c'est l'émigration. Avant de toucher cette question Mgr a prévenu ses auditeurs qu'il n'avait l'intention de blesser personne. Après nous avoir raconté les malheurs de l'exilé canadien; après avoir donné les raisons qui déterminent la plupart des canadiens à travers les lignes, il nous montra un groupe de ces malheureux compatriotes engagés dans la guerre de sécession au nombre 45,000, se battant pour une cause qui leur était tout à fait indifférente; sur ce nombre 15,000 tombèrent sous les coups des américains.

Un autre groupe bien plus nombreux s'est enfoncé dans les fabriques où les jeunes gens et les jeunes filles vont perdre leur santé, leur avenir et souvent leur foi et leurs mœurs.

Pendant que les Canadiens voyaient leurs frères les laisser pour aller donner aux Etats-Unis leurs sueurs et leur sang, débordant à la Patrie un impôt qu'elle seule a le droit de prélever sur ses enfants, un autre spectacle bien propre à les consoler se présentait à leurs yeux. Les Cantons de l'Est, les vallées d'Ottawa et du Lac St Jean se peuplaient de courageux pionniers qui la hache à la main, terrassaient les géants de la forêt, construisaient des habitations, érigeaient des paroisses, consacraient leur vie à l'agrandissement de leur pays.

Ce sont de véritables héros ces Canadiens, les fondateurs de ces grands et beaux villages; la Patrie reconnaissante leur doit des éloges, car ils sont ses plus grands bienfaiteurs.

Après avoir fait la peinture du cultivateur canadien vivant heureux au milieu de sa famille et celle du malheureux exilé qui parcourt en pleurant les pays étrangers, Sa Grandeur indique le remède le plus efficace à apporter pour remédier à cet état de choses.....

Le grand remède, dit-il, contre l'émigration, cette plaie qui ronge notre beau pays: c'est la colonisation. Il nous fait voir la fertilité de la Vallée du lac St-Jean, des Cantons de l'Est et de la Vallée d'Ottawa, il nous montre ces prêtres courageux qui ne craignent pas de mettre la main à la cognée pour aider l'homme des champs à abattre les forêts; ces hommes de Dieu qui aident de leurs conseils les braves colons, remplissent auprès d'eux les charges de notaires, avocats et juges. Monseigneur lui-même a rempli ces différentes charges dans ses missions. Il recommande aux parents de se soumettre eux-mêmes et de soumettre leurs enfants à la loi du travail, de leur rappeler que l'homme est condamné à gagner sa vie à la sueur de son front; il fait aux mères de familles la description de la femme forte